

HOMMAGE

A

M. H. DE LACAZE-DUTHIERS



Au Créateur des stations de Roscoff et de Banyuls
Au Fondateur des Archives de Zoologie expérimentale
H. de LACAZE-DUTHIERS.



Offert par ses élèves et par de nombreux Savants français et étrangers.
comme témoignage d'admiration
pour ses travaux et ses sacrifices à la Science.

HOMMAGE

A

M. H. DE LACAZE-DUTHIERS

Tous ceux qui ont suivi les progrès de la zoologie savent que l'essor qu'a pris cette science depuis un quart de siècle est dû surtout à l'étude des invertébrés qui habitent la mer.

De courageux savants, embarqués dans des expéditions lointaines avaient parfois enrichi nos musées de collections inestimables; d'autres, campés pour une saison sur quelque point d'une côte, avaient poussé fort loin des études pleines d'intérêt; mais c'était là une exception bien rare et la zoologie marine ne pouvait entrer dans la voie des progrès rapides que lorsque des laboratoires permanents, bien outillés, installés sur le lieu même de l'exploration, auraient ouvert leurs portes à tous les chercheurs.

C'est ce que comprit M. de Lacaze-Duthiers le jour où il fonda sa première station, celle de Roscoff.

L'utilité d'établissements de ce genre saute aux yeux aujourd'hui et, sur tous les points des côtes, à l'étranger comme en France, d'autres, suivant sa trace, ont créé des laboratoires dont quelques-uns, dotés dès l'origine de sommes importantes, ou repoussant le principe de la gratuité, ont pu dépasser celui de Roscoff par la richesse de l'installation. Mais il faut avoir assisté au développement pénible de la station bretonne pour comprendre quelle activité, quelle persistance et quelle énergie il a fallu pour la fonder.

La création de cet établissement de recherches avait pour complément indispensable celle d'une publication périodique. Les *Archives de zoologie expérimentale* remontent à cette époque.

Enfin M. de Lacaze-Duthiers met le sceau à son œuvre en achevant la station méditerranéenne de Banyuls, sœur cadette de celle de Roscoff, qui n'a pas tardé à égaler son aînée et même à la surpasser.

Voilà bien des années que nous profitons du bien-être scientifique que ces fondations ont fait régner parmi nous : simples étudiants, désireux d'apprendre, nous sommes admis dans ces stations ; chercheurs laborieux, nous trouvons au bord de la mer le même confort que dans les laboratoires des villes ; loin des côtes, des envois périodiques nous ont permis de continuer des recherches, ou de donner à notre enseignement un attrait plus vif ; enfin nos travaux ont trouvé dans les *Archives* des facilités nouvelles de publication.

Tout cela nous le devons à M. de Lacaze-Duthiers, qui a enduré mille fatigues, a mis sa santé en péril et, sacrifice plus grand encore, a négligé la publication de recherches presque terminées pour donner aux autres des moyens de travail.

Pénétrés d'admiration pour un tel désintéressement, pour une si grande activité mise au service de la science, nous lui avons fait hommage de son portrait gravé par un artiste éminent et nous en offrons aux lecteurs des *Archives* une reproduction réduite de moitié.

Il nous eût été facile, en nous adressant à ceux qui lui touchent de moins près de donner à notre manifestation plus de retentissement.

Nous ne l'avons pas voulu, tenant à lui conserver son caractère intime et familial ; et si quelques personnes, qui ne sont point ses

élèves ou qui n'ont point profité directement de l'avantage de ses fondations, se sont jointes à nous, c'est pour marquer qu'elles étaient pénétrées elles-mêmes du sentiment qui nous a inspirés.

*Liste par ordre alphabétique des élèves et savants qui ont pris part
à la souscription :*

M. Agassiz.	MM. Fleury.	MM. Lesage.
M ^{lle} Amorousmeau.	Fournier.	Letellier.
MM. Apostolidès.	Fraipont.	Liard.
Baillon.	François.	Liebaut.
Barrois (Th.).	Frédéricq.	List.
Beddard.	Friant.	Loye.
Bedot.	Frontera.	Macé.
Bergeron.	Gache.	Maisonneuve.
Bertrand.	Gaudry.	Marchal.
Besson.	Gauthier-Villars.	Marion.
M ^{lle} Bignon.	Gazaniaire.	Martin.
MM. Bogdanow.	Geddes.	Maupas.
Bolot.	Girod.	Meuron (de).
Bourquelot.	Gourret.	Molet.
Boussinescq.	Galeb.	Moniez.
Boutan.	Graff.	Moquin-Tandon.
Broca.	Guitel.	Moreau.
Brocq.	Hallez.	Moseley.
Brun.	Hallez (Louis).	Mouchez.
Carnoy.	Harmer.	Munier-Chalmas.
Claretie (J.).	Henneguy.	Murray.
Coffin.	Herdmann.	Nicklès.
Cosmovici.	Hérouard.	Pérez.
Coste.	Hoeck.	Peyrou.
Curtel.	Homes.	Physalix.
Dareste.	Houssay.	Piéri.
Defrance.	Huxley.	Plateau.
Delage.	Jaut.	Poirier.
Deniker.	Jarrel.	Porthes.
Dimmock.	Joliet.	Pouchet.
Dominici.	Joubin.	Priem.
Drême.	Jourdan.	Prieur.
Dubois.	Joyeux-Laffaie.	Prillieux.
Duchartre.	Julien.	Prouho.
Du Mesnil.	Kerbert.	Pruvot.
Duplessis.	Kölher.	Quatrefages (de).
Faure.	Korotneff (de).	Ranson.
Faurot.	Kowalevski.	Ranvier.
Fischer.	Kunckel d'Herculais.	Ray-Lankester.
Flahaut.	Lahille.	Reinwald.

MM. Retterer.	MM. Thélohon.	MM. Vayssière.
Reulaux.	Thomas.	Vélain.
Richet.	Thompson.	Vigelius.
Rivière.	Thoulet.	Viguiet.
Rougel.	Tissandier (G.).	Viron.
Roule.	Tisserand.	Vitzou.
Schneider.	Trapel.	Vogt.
Schœffer.	Truchot.	Yung.
Sicard.	Vaillant.	Yungfleisch.
Sirodot.	Van Beneden.	Wagner.
Sollas.	Van Vyhe.	Weigmann.
Stephanescu.	Varigny (de).	Laboratoire de phy-
Stirling.	Vasseur.	siologie de Bucarest.
Stoylé.	Vauthier.	

Ce portrait a été offert à M. de Lacaze-Duthiers dans un banquet, le 13 mars, à l'Hôtel Continental. Signalons à ce banquet la présence de MM. Faye, Hébert, Hautefeuille, Pouchet, Potain, du Mesnil, Riche, Frédéricq, Delage, Théodore Barrois, etc., etc.

M. Albert Gaudry avait bien voulu en accepter la présidence.

Plusieurs discours ont été prononcés.

DISCOURS DE M. A. GAUDRY,

Professeur au Muséum, membre de l'Institut.

MON CHER MAITRE,

Plusieurs de vos élèves et de vos amis ont eu la pensée de vous offrir un témoignage de leur admiration pour vos créations scientifiques. Je ne vous dirai pas que vous êtes à la tête de la zoologie, que vos travaux personnels sont un honneur pour la science française ; chacun sait cela. Nous sommes venus ici pour rendre hommage, non à votre grand esprit, mais à votre grand cœur. Cela vaut mieux, je pense, car le cœur est quelque chose de meilleur encore que l'esprit.

En 1871, notre chère France était malheureuse ; nous pouvions

dire comme jadis le roi François: Tout est perdu, fors l'honneur. Les épreuves n'abattent point les vrais braves; chacun s'est recueilli et s'est demandé ce que, dans sa sphère, il pourrait entreprendre pour redonner des forces à notre pays. Vous, monsieur de Lacaze-Duthiers, vous avez pensé que votre devoir patriotique était de nous faire obtenir les succès pacifiques de la science. Mais un savant isolé, quel que soit son génie, ne peut beaucoup faire avancer la science; il faut de nombreux travailleurs. Or, autrefois il était impossible qu'il y eût de nombreux travailleurs en zoologie, parce que les débuts de cette science étaient trop difficiles.

D'abord, il n'y avait pas assez de recueils zoologiques pour publier tous les travaux. En 1872, mon cher maître, vous avez commencé vos *Archives de zoologie expérimentale*, recueil qui a maintenant quinze volumes enrichis de magnifiques planches; ces volumes renferment un grand nombre de mémoires qui ont été faits par des débutants. Merci pour vos *Archives*; en servant la cause des jeunes, vous avez servi les intérêts les plus chers de la science française.

Ce qui manquait surtout aux novices zoologistes, c'était la possibilité d'étudier les animaux à l'état vivant. Je dois faire à ce sujet une confession: il y a trente-sept ans, je passais ma licence ès sciences naturelles. J'avais un peu étudié les animaux terrestres, mais je connaissais mal les animaux marins, car ou bien je les avais vus à Paris, contractés, décolorés dans l'alcool, ou bien j'avais été au bord de la mer sans avoir personne pour m'expliquer ce que je regardais. Aussi je tremblais qu'à mon examen on me demandât la préparation de quelque bête de mer. Un heureux sort voulut qu'on me donnât à faire l'anatomie d'un colimaçon; ce colimaçon m'a sauvé. Mais j'ai eu une grande peur.

Les choses ont bien changé, grâce surtout, mon cher maître, à vos

fondations de Roscoff et de Banyuls. Je ne suis pas un zoologiste, je ne suis qu'un paléontologiste ; mais je pense que la paléontologie est une sorte d'embryogénie immense et que les êtres d'aujourd'hui sont la continuation de ceux d'autrefois. C'est pourquoi les progrès de la zoologie me semblent d'une telle importance pour ceux de la paléontologie, que j'ai voulu voir les laboratoires de Roscoff et de Banyuls.

Dans notre tranquille Bretagne, non loin de la vieille et pittoresque ville de Saint-Pol-de-Léon, s'étend la plage de Roscoff ; les plaisirs mondains l'ont peu envahie et peut-être ne l'envahiront jamais beaucoup, parce que les nombreux rochers qui s'élèvent au milieu des flots empêchent d'y bien voir la grande mer. Mais ces rochers forment de précieux abris pour les animaux marins et offrent des stations variées ; aussi la plage de Roscoff est très riche au point de vue zoologique. Une barque, attachée à l'établissement de recherches, permet d'aller recueillir les animaux dont on a besoin. Le laboratoire comprend de nombreuses chambres : chacune a un lit, deux chaises, une table avec microscope, loupe, scalpels et tous les objets nécessaires au zoologiste. On ne paye rien pour le logement, les instruments, les animaux, de sorte que non seulement ce n'est pas une dépense de travailler à Roscoff, c'est une économie. Les étrangers sont admis aux mêmes conditions. On ne saurait pousser plus loin le libéralisme. En sortant de Roscoff, je me disais : Le grand savant qui a fait tout cela, a sacrifié son temps, son argent, sa santé ; le grand savant qui a fait tout cela est un vrai ami des travailleurs.

J'ai été dernièrement à Banyuls ; je ne sais si c'est parce que Banyuls, en me rappelant l'Orient, m'a rappelé mes souvenirs de jeunesse, mais j'ai trouvé cet endroit charmant : un ciel bleu si pur

qu'il donne à l'âme l'idée de l'infini, une mer presque aussi bleue que le ciel, des falaises dont les rochers accidentés sont couronnés çà et là de cactus et d'aloès : tout y semble fait pour y inspirer l'amour de la nature. En entrant dans le petit port de Banyuls, j'aperçus une jolie barque qui fait le service du laboratoire de recherches. Dans le laboratoire on me montra une vaste salle entourée d'aquarium. Puis, comme à Roscoff, je vis des chambres où chaque zoologiste français ou étranger reçoit, sans rien payer, le logement et les instruments nécessaires à ses études. Et aussi comme à Roscoff, je me disais : Le grand savant qui a créé cela a pris beaucoup de peine, le grand savant qui a créé cela est un vrai ami des travailleurs.

Non seulement Roscoff et Banyuls sont utiles aux personnes qui y viennent étudier, mais encore on y fait chaque semaine des envois importants pour nos diverses Facultés des sciences, de sorte qu'aujourd'hui, au milieu de la France, naturalistes, artistes, philosophes peuvent, sans se déranger, admirer les merveilles du monde de la mer.

Tout cela, mon cher maître, mérite bien un remerciement. C'est pourquoi plusieurs de vos élèves se sont aujourd'hui rassemblés, et pourquoi vous voyez à côté d'eux le vénéré doyen de la Faculté des sciences et d'autres savants illustres. Nous avons demandé à un habile artiste de graver vos traits ; voici votre portrait que nous vous offrons. En le voyant chacun redira comme nous, avec un sentiment d'affectueuse reconnaissance : Voilà un vrai ami des travailleurs.

RÉPONSE DE M. DE LACAZE-DUTHIERS.

J'ai eu, a dit un poète découragé :

Le plaisir triste et doux de faire des ingrats.

Si ce poète était ici, il verrait bien, messieurs, que sa plainte n'est pas toujours juste, et que vous, mes jeunes amis, qui avez organisé cette fête, donnez un démenti formel à ces paroles décevantes.

Je vous remercie donc du fond du cœur d'avoir songé à m'offrir un souvenir qui témoigne de sentiments tels que ceux qu'a exprimés notre cher président, M. Gaudry, dans des termes si affectueux et trop indulgents pour moi : vous aussi, mon cher ami, recevez l'expression de ma gratitude pour les paroles bienveillantes que vous venez de m'adresser.

Vous voulez reconnaître, dites-vous, les quelques services que j'ai pu rendre à la zoologie, soit. Mais vous seriez en droit de m'adresser les paroles du poète, si j'oubliais de rappeler quels puissants secours m'ont été donnés.

Vous n'apprendrez rien de nouveau dans ce que je vais vous dire, mais j'aurai au moins le plaisir vif et doux de montrer que vous n'avez pas fait un ingrat.

Le point de départ des efforts que j'ai tentés se retrouve dans l'origine des *Archives de zoologie expérimentale*.

Voici comment. Deux sentiments pénibles me poursuivaient vers l'époque où la France subissait ses désastres.

De toutes parts on répétait que notre pays ne travaillait plus ; que démoralisé, découragé par ses malheurs, il s'abandonnait à son sort,

se laissant aller à la dérive. Il ne m'a jamais été possible de croire que la France, avec une indifférence profonde, se coucherait volontairement dans la tombe que les ruines semblaient avoir ouverte sous ses pieds.

Comme zoologiste, il m'était non moins pénible d'entendre une école s'attribuer à elle seule l'apanage brillant de l'expérience et redire sur tous les tons que la zoologie était une science de mots, destinée simplement à enregistrer et à étiqueter les êtres. Je crus devoir réagir dans la mesure de mes forces contre ces idées, et, dans quelques lignes placées en tête du premier volume de mes *Archives*, j'affirmai la foi que j'avais dans l'avenir.

Ce fut en 1872 que parut le premier volume ; il tomba sous les yeux du directeur de l'enseignement supérieur, l'un de nos plus aimables et patriotes convives. M. le conseiller d'Etat A. du Mesnil goûta ces idées ; il fit souscrire son département à la publication et les *Archives* étaient sauvées, car je n'avais eu, pour débiter, que onze souscripteurs français. Il fit plus, il voulut qu'un établissement fût créé où l'évolution, partie la plus intéressante de l'histoire des êtres, pût être suivie expérimentalement, et il me donna à la fois une place dans les hautes études et les moyens de fonder (en 1872) l'établissement de Roscoff.

Les moyens ! Nous nous plaignons de l'insuffisance de nos budgets. Savez-vous ce que mon excellent ami put mettre à ma disposition ?

3000 francs, et cela pour couvrir les frais des voyages des premiers jeunes travailleurs, la solde de deux matelots, le service d'une maison meublée louée 1200 francs et l'acquisition d'une méchante petite barque payée 210 francs.

Avec ce budget et onze abonnements, quelle perspective ! et par

quelles péripéties j'ai dû passer ! Quand j'y songe, je me demande comment j'ai osé me lancer dans de pareilles aventures. Aussi, à cette époque, je fatiguais mes jeunes collaborateurs en leur répétant sans cesse ce quatrain de Voltaire :

Nous tromper dans nos entreprises,
C'est à quoi nous sommes sujets ;
Le matin je fais des projets,
Et le long du jour des sottises.

Des sottises ; pas autant que cela. Votre réunion le prouve bien. D'ailleurs, je savais que j'avais derrière moi la bonne volonté de mon excellent ami qui ne cessait de lutter pour augmenter peu à peu mes ressources.

Par les soins mêmes de M. du Mesnil, une belle propriété fut acquise et aménagée ; un parc, un vivier furent construits sur la grève et l'existence de la station fut dès lors assurée.

Certes, je serais l'ingrat du poète si je ne vous attribuais, mon cher du Mesnil, la plus grande part dans la création de Roscoff, et n'est-ce pas mon devoir de vous adresser des remerciements au nom de tous les zoologistes qui bénéficient de l'établissement dont vous avez déterminé la création ?

Vous devîntes conseiller d'État. M. Dumont, que nous regrettons tous, vous succéda, visita la station et s'intéressa vivement à son avenir. M. Buisson, le directeur si sympathique et dévoué de l'enseignement primaire, passa à Roscoff et trouva les écoles primaires dans un état déplorable. J'en fus ravi ; car ces écoles, s'avancant comme un coin dans la propriété du laboratoire, me faisaient répéter tous les jours, comme le campagnard d'Horace :

. O si angulus ille
Proximus accedat, qui nunc denormat agellum !

Les deux directeurs s'entendirent, et, pour une forte subvention,

la commune céda ses classes, transformées aujourd'hui en laboratoires.

Ne dois-je pas remercier M. Buisson et adresser l'expression de mes regrets et de mes souvenirs reconnaissants à la mémoire de M. Dumont, qui a tant fait pour l'enseignement supérieur ?

Quelques mots suffisent pour retracer l'histoire de ces progrès ; mais n'allez pas croire que les négociations pour atteindre le but soient aussi simples ; elles ont toujours été fort laborieuses.

Le laboratoire date de 1872, — et il y a encore une batterie voisine et un chemin à obtenir. Oh ! ce n'est pas peu de chose que de vaincre la ténacité bretonne et l'esprit conservateur du génie militaire. Mais je suis aussi très tenace, et nous arriverons. Je connais la valeur de « Patience et longueur de temps » de la fable.

Les travaux scientifiques se multipliaient, les élèves arrivaient à la Sorbonne ; il fallait songer à ne plus interrompre les recherches durant l'hiver, car pas un travailleur ne voulait rester à Roscoff pendant la mauvaise saison. C'est alors que j'entrepris de compléter par un laboratoire d'hiver, au bord de la Méditerranée, l'organisation de l'enseignement de la zoologie à la Sorbonne.

Tout étant différent dans la Méditerranée, faune, climat, mer sans marée, le jeune naturaliste ne peut que profiter de son séjour dans le Midi.

Le succès rend audacieux. J'entrepris une campagne nouvelle.

Ici, je trouvai l'administration non pas hostile, mais hésitante. Roscoff n'est pas terminé, me disait-elle ; ne vaut-il pas mieux finir une station avant d'en commencer une autre ? Et puis votre santé ?

Rien n'est de mauvais augure, au commencement d'une entreprise, comme ces conseils sur la santé, surtout quand ils sont

donnés par une administration hésitante. Je les redoute tellement que je continuai plus ardemment ma campagne, et qu'après bien des voyages, bien des visites, j'obtins la *promesse* de 18 000 francs pour acquérir un mobilier scientifique, *si* j'arrivais à avoir un local.

En 1883, je remettais à l'État le laboratoire Arago, qui avait coûté 132 000 francs, non compris, bien entendu, les 18 000 francs du mobilier promis.

Le département et la ville de Banyuls m'avaient voté 60 000 francs. Où et comment trouver les 72 000 qui me manquaient ?

Je vous fais grâce de mon odyssee. J'ai frappé à toutes les portes, voyant mes demandes tantôt repoussées, tantôt bien accueillies.

Comment ne pas adresser devant vous mes remerciements les plus chaleureux :

A M. Ad. d'Eichthal, le savant et vénéré président de la Compagnie des chemins de fer du Midi, dont la coopération a été telle que, je puis l'affirmer, sans les facilités qu'il n'a cessé de me donner, je n'aurais pu réussir.

A MM. le baron Thenard, Gaudry, Gauthier-Villars ; au premier président de la cour d'Agen, et à tant d'autres amis qui m'ont interdit de prononcer ou d'imprimer leur nom, qui tous m'ont confié des sommes diverses employées pour les constructions, la bibliothèque et l'aménagement ou la décoration de l'aquarium.

A l'Association française pour l'avancement des sciences, qui m'a donné un scaphandre, dont mes zélés et dévoués collaborateurs ne voudraient plus se passer depuis qu'ils sont passés maîtres scaphandriers.

A l'époque où je m'agitais pour créer Banyuls, M. Tisserand, le directeur de l'agriculture, qui développe avec tant de persévérance

l'enseignement scientifique de l'agriculture, passa par Roscoff. Il fut tellement frappé du travail et des résultats qu'il y put constater, qu'il appliqua ses soins à me faire obtenir des fonds de son ministère, et qu'aujourd'hui le laboratoire Arago est classé comme Station agromomique, et, ce qui est bien mieux, subventionné comme tel. N'avais-je pas à remercier pour de tels services rendus ?

Et je n'ai pas terminé.

Les bâtiments principaux de Banyuls étaient à peine finis, que nous y travaillions déjà et que M. Barthélemy, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse, organisait une excursion et conduisait à Banyuls ses élèves et la Société des sciences naturelles de la Haute-Garonne. Il avait reçu des animaux vivants nombreux que je lui avais envoyés et qui avaient vivement intéressé les naturalistes de Toulouse.

Ancien maire et conseiller municipal, il m'engagea à m'arrêter à Toulouse, me mit en rapport avec le conseil municipal, à qui je parlai tant et si persuasivement sans doute, qu'il me vota 4 000 francs. Plus tard le conseil de Perpignan mit aussi une somme à ma disposition.

Enfin l'Académie des sciences m'accorda, sur les instances de MM. Wurtz et Dumas, des subventions qui m'ont été continuées plus tard.

Vous le voyez, je suis l'obligé, il serait mieux de dire le laboratoire est l'obligé, de bien des personnes, et je ne l'oublie pas.

Tenez, je crois que j'ai manqué ma vocation. j'aurais dû appartenir à l'ordre des Frères quêteurs.

En ce moment même, je suis obligé de remplacer par une machine à vapeur le moulin automoteur qui, m'avait-on assuré, devait déjouer les tempêtes, et que les bourrasques de cet hiver ont fait

voler en éclats. Quelle dépense ! Où prendre 10 000 francs ? Déjà MM. Bischoffsheim, de Rothschild et l'Académie m'ont fourni la plus grande partie des fonds nécessaires. Mais il me reste à trouver une somme que je cherche encore. Il faut la découvrir.

Le sympathique ingénieur de la maison Weyher et Richemond, M. Liebaut, que je suis heureux de remercier, me promet des facilités dans les conditions de cette acquisition ; aussi j'espère bientôt pouvoir monter un aquarium qui ne le cédera en rien à ceux qu'on vante le plus.

Je vais partir pour surveiller l'installation non seulement de la machine à vapeur, mais encore de l'éclairage électrique. J'ai toujours remarqué que, pour réussir, il fallait se créer à soi-même de grosses difficultés. C'est le seul moyen de les mieux vaincre, car elles nous forcent à multiplier nos mouvements et notre activité. C'est pour cela que je n'ai pas limité l'acquisition simplement à un moteur et que j'y ai ajouté les appareils électriques ; bien certain que je serai forcé par cela même à recommencer mes démarches importunes.

Plus tard viendra la chaloupe à vapeur, et je ne doute pas qu'elle ne me soit donnée par ceux-là qui m'auront le plus aidé.

Lorsque l'appareil hydraulique sera réparé, quand les bacs, existant déjà, seront abondamment fournis d'animaux, quand les nouvelles cuves de glaces, qui vont être construites dans quelques jours, seront terminées, l'aquarium aura un grand air. Il a déjà été décoré des bustes des hommes illustres donnés par le ministre des beaux-arts : Cuvier, Linné, les de Jussieu, Buffon, Réaumur, Lavoisier, Descartes, Pascal, et beaucoup d'autres occupent les panneaux de son pourtour. Le beau buste d'Arago, par David d'Angers, a une place d'honneur.

Enfin, dans le milieu de la vaste salle, se dresse la Vénus de Milo,

sortie des ateliers du Louvre, et offerte par le premier président Drême.

Ainsi le travailleur, lassé par les études pénibles du laboratoire, pourra reposer ses regards sur l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'antiquité, et méditer sur les beaux vers de l'invocation à Vénus, de Lucrèce, inscrits sur le socle.

Dernièrement, un naturaliste étranger était de passage à Banyuls. Très surpris de trouver l'aquarium ainsi décoré, il m'écrivait : « Combien j'ai été ravi de pouvoir admirer un pareil objet d'art étant pour ainsi dire séparé du monde, isolé sur le promontoire du Fontaulé, entre les flots bleus du golfe de Lyon et les âpres crêtes des Pyrénées ! En me trouvant au milieu des images de tant d'hommes célèbres, je me sentais comme enveloppé d'une atmosphère de science, d'art et de philosophie. Les moments que j'ai passés à Banyuls sont trop courts, l'impression a été trop vive pour que je ne revienne pas séjourner et travailler dans ce beau pays. »

Je m'arrête, messieurs, en vous remerciant encore, vous tous que je considère comme mes collaborateurs, qui avez soutenu mon courage et m'avez fourni les moyens propres à réussir.

Je n'oublierai jamais cette charmante fête donnée pour m'offrir ce souvenir précieux qui est à mes yeux le vrai couronnement de ma carrière scientifique.

N'oublions pas enfin que nous sommes réunis pour fêter la science qui nous est chère, et buvons aux progrès de la zoologie française !

DISCOURS DE M. LÉON FREDERICQ,

Professeur de physiologie à l'Université de Liège.

MESSIEURS,

Permettez-moi d'ajouter quelques mots au nom des étrangers qui ont reçu l'hospitalité au laboratoire de Roscoff. J'y suis autorisé formellement par plusieurs d'entre eux que l'époque de l'année, qui est celle de leurs cours, a empêchés de se joindre à nous. Plusieurs m'en ont témoigné leur profond regret.

Tous nous avons été reçus à Roscoff, avec une cordialité, avec une libéralité dont je suis, pour ma part, réellement confus. Je suis heureux de l'occasion qui se présente aujourd'hui de témoigner publiquement à l'illustre maître que nous fêtons mes sentiments de reconnaissance et d'admiration.

J'ai parlé d'étrangers : le sentiment que ce mot exprime, aucun de nous ne l'éprouvait sur cette terre hospitalière de Roscoff. Pour moi, je puis affirmer que mes vacances passées à Roscoff comptent parmi les plus agréables de mes souvenirs et aussi parmi les plus fructueux.

J'y ai fait connaissance avec ce monde marin dont je ne soupçonnais pas les richesses. C'a été pour moi une véritable initiation. Je me rappellerai toujours avec émotion ma première excursion à bord de la *Molgule*, notre débarquement au rocher du Loup et la visite aux grottes sous-marines toutes tapissées de *Cynthia* rustique, de *Clavelines* et de *Botrylles*, aux couleurs éclatantes. Ce fut un enchantement ; j'eus comme une vision de l'exubérance, de la prodigieuse fécondité de la vie animale.

Mais M. de Lacaze-Duthiers ne nous a-t-il pas montré lui-même

un exemple autrement remarquable de vitalité, de fécondité, lorsque son laboratoire de la Sorbonne donnait successivement naissance aux puissants rejetons qui s'appellent Roscoff et Banyuls. S'il m'était permis d'employer une expression qui se rapporte précisément à des recherches faites dans ces laboratoires, je dirais que c'est un cas d'autotomie des mieux caractérisés.

C'est de l'autotomie, mais de la bonne façon, telle que les étoiles de mer, les astéries, les ophiures savent en faire. L'étoile de mer se coupe successivement un bras, deux bras, et chacun des bras amputés bourgeonne et régénère un organisme complet.

Ce prodige, le magicien qui s'appelle de Lacaze-Duthiers l'a renouvelé sous nos yeux, et vous avez trois laboratoires de zoologie au lieu d'un.

Je vous propose de boire à sa santé, ou plutôt, ce qui d'ailleurs est au fond la même chose, à l'avenir de la zoologie française, dont il est le plus illustre représentant, à la prospérité de ses laboratoires et de son école.

DISCOURS DE M. LE DOCTEUR POTAIN,

Professeur à l'École de médecine de Paris.

Mon bien bon ami et cher camarade, je n'eusse point songé à vous adresser la parole au milieu de tant de savants, réunis pour vous fêter et acclamer en vous l'éminent naturaliste, si ceux de mes confrères qui assistaient à cette assemblée n'avaient pensé qu'une voix médicale devait se joindre au concert des éloges et des félicitations qui vous sont adressés.

Il vous advient, cher ami, ce qui arrive à ceux-là seulement qui ont fait de grandes et de bonnes choses. On se les dispute; chacun les voudrait tenir pour siens. La science, aujourd'hui, vous possède

et vous accapare; mais la médecine aussi vous réclame et ne veut point laisser oublier qu'elle a été votre mère nourrice.

Car vous avez été médecin, et l'un des plus distingués parmi les internes des hôpitaux; et de votre passage à travers la médecine il est resté des traces durables. Vous avez écrit sur la thoracentèse une thèse louée par nos plus grands maîtres, qu'on cite encore aujourd'hui et qui fait autorité.

Non seulement vous avez été médecin, mais vous avez été initiateur en médecine, comme vous deviez l'être plus tard en histoire naturelle. Je le sais mieux que personne, moi pour qui cette initiation a été si précieuse. Il y a quarante-quatre ans, je débarquais à Paris plein du désir de bien apprendre et de devenir habile en l'art qu'avaient exercé mes ancêtres, mais profondément ignorant de ce qu'il fallait faire pour y réussir. A ce moment, où l'avenir du jeune élève est si souvent à la merci d'une bonne ou d'une mauvaise rencontre, mon heureuse étoile me conduisit dans votre chemin. Vous étiez un peu plus ancien que moi, plus avancé dans vos études. Vous saviez travailler déjà. Vous m'avez appris cet art difficile. Ensemble nous avons préparé le concours qui devait nous conduire à l'internat, c'est-à-dire au salut, vous d'abord, moi ensuite, avec mon bon ami le docteur Labric, ici présent. Et si j'ai, pour ma part, avancé depuis dans la carrière, c'est à vous assurément que, en grande partie, je le dois; à vous qui m'avez montré le bon chemin quand nous parcourions ensemble les premières étapes.

Pour vous, dès ce temps, vous étiez fasciné déjà par les cimes bleues de la science pure, et je vois encore, sur la fenêtre de votre chambre d'étudiant, le bocal aux algues verdissantes, témoin de la passion qui devait vous arracher plus tard aux études et à la pratique médicales.

La voie que vous avez parcourue dès lors semblait vous séparer de nous et vous éloigner beaucoup de nos premières études. Nous le pensions en ce temps-là. Il ne faudrait plus le dire aujourd'hui.

Alors nous connaissions quelques maladies appelées parasitaires ou infectieuses, qu'il nous semblait possible d'attribuer à l'envahissement de l'organisme par des êtres appartenant à la nature animée. Depuis, le nombre des affections qui ont été se ranger successivement dans cette catégorie s'est multiplié à tel point, qu'il faut actuellement se demander s'il est une seule maladie vraiment digne de ce nom qui, par quelque côté, ne lui appartienne. Et voilà que l'étiologie tout entière semble trouver son fondement principal dans les notions que lui fournit l'histoire naturelle. De sorte que, à nouveau, comme au temps des Egyptiens, la pathologie n'est plus que l'histoire des colères d'Isis, c'est-à-dire de l'action qu'exercent sur nous les forces vivantes de la nature ; que la médecine et l'histoire naturelle tendent, encore une fois, à se confondre ; que nous sommes encore une fois rapprochés, cher ami, et que les objets dont nous nous occupons l'un et l'autre ne sont plus si distants qu'ils semblaient au premier abord.

Je me plais à imaginer que ce peut m'être un prétexte ou, à mieux dire, une excuse, pour mêler ma voix à celle des savants naturalistes qui vous entourent, et vous féliciter avec joie d'avoir si bien acquis ce que, en vieillissant, nous ambitionnons par-dessus toute chose : l'estime, l'admiration, la reconnaissance des jeunes générations.

DISCOURS DE M. PRILLIEUX,

Professeur à l'Institut agronomique de Paris, inspecteur général de l'agriculture.

Permettez-moi, cher maître, de prendre ici la parole au nom de vos plus vieux élèves, de ceux de l'Institut national agronomique de Versailles, et de vous apporter le témoignage de leur gratitude et de leur respect.

Il est bien éloigné ce temps où, dans les Grandes Écuries de Versailles transformées en École d'agriculture, vous faisiez des conférences de zootechnie, et pourtant je suis certain qu'aucun de ceux qui vous écoutaient alors n'a perdu le souvenir de vos leçons sur la ferrure du cheval, sur les vaches laitières et le système Guénon, sur les tares du cheval et sur bien d'autres sujets encore, où, tout en nous initiant aux secrets du métier du maréchal ferrant, du marchand de vaches et du maquignon, vous saviez donner, à mille petites pratiques que vous nous faisiez connaître, une importance et un intérêt inattendus en les éclairant par de larges vues scientifiques, anatomiques et physiologiques.

Je ne sais si, dans le haut enseignement du Muséum et de la Sorbonne, où le monde savant vous a vu vous révéler en maître, vous avez fait des leçons plus lumineuses, plus originales que vos conférences de l'Institut agronomique, si jamais vous avez fait mieux la preuve de la puissance de votre parole pour éclairer, pour convaincre et pour entraîner vos élèves. L'influence que vous avez eue sur l'esprit de plus d'un d'entre nous a été plus grande que vous ne l'avez peut-être jamais soupçonné. Il faut se reporter aux idées qui régnaient dans le monde agricole, il y a trente-cinq ans, pour comprendre l'effet que devaient produire sur des jeunes gens

pleins d'ardeur et de bonne volonté ces explications scientifiques de données d'observation vague et de routine qui semblaient devoir rester toujours hors du domaine de la science. C'était pour eux une révélation du rôle que la science devait jouer en agriculture et des services qu'elle allait y rendre. C'était une révolution qui se faisait dans les laboratoires de l'Institut agronomique.

Vous adressiez tout à l'heure des remerciements à ceux auprès de qui vous avez trouvé appui et assistance et qui vous ont aidé à créer, sur les côtes de l'Océan et de la Méditerranée, ces laboratoires de recherches où tant de travaux importants ont été faits sous votre féconde inspiration, et, à cette occasion, vous rappeliez l'empressement avec lequel le directeur de l'agriculture, M. Tisserand, avait apporté son concours à votre œuvre. M. Tisserand n'a pu venir aujourd'hui au milieu de nous, il n'a pas eu la joie d'entendre vos bonnes paroles ; une indisposition le condamne pour quelques jours à un repos absolu et il m'a chargé de vous assurer du regret qu'il a de ne pouvoir vous apporter lui-même en ce jour l'expression de sentiments dont vous connaissez l'ardeur et la sincérité.

Vous vous êtes félicité à juste titre d'avoir trouvé à la tête de la direction de l'agriculture un administrateur convaincu de l'utilité des recherches scientifiques, croyant à la science, disposé toujours à engager l'agriculture à appeler à elle les savants et à favoriser les recherches de ceux qui veulent bien lui consacrer une partie de leurs travaux ; il a bien senti l'importance de l'œuvre à laquelle vous vous êtes dévoué et a été heureux, j'en suis sûr, de l'occasion que vous lui avez fournie de se montrer comme vous et avec vous l'ami des travailleurs.

Mais ce fait si extraordinaire et si heureux, que l'esprit scientifique domine l'administration de l'agriculture, n'est-il pas en partie

votre œuvre ? N'êtes-vous donc pour rien dans la conviction profonde qu'a M. Tisserand que la science seule est capable d'assurer la prospérité de l'agriculture, de la faire renaître, de la faire grandir ? Croyez-vous que lui, qui a été le meilleur de vos élèves à Versailles, n'a pas puisé dans les leçons qu'il y a reçues cette conviction qui l'anime et qui a fait de lui aujourd'hui l'inspirateur de l'enseignement scientifique de l'agriculture ? Soyez-en bien assuré ; ces conférences de zootechnie, inconnues sans doute des savants élèves qui entourent aujourd'hui le maître de la zoologie française, n'ont pas été stériles ; en faisant pénétrer l'esprit scientifique dans l'étude de la pratique agricole, vous nous avez montré la voie nouvelle, la bonne voie. Ceux que vous y avez entraînés par vos leçons, par votre exemple, sont heureux de proclamer bien haut leur profonde reconnaissance pour le maître qu'ils n'ont cessé d'admirer et d'aimer.

RÉPONSE A M. PRILLIEUX.

Vous venez de me rappeler un temps bien éloigné et des occupations bien différentes, en effet, de celles qui me préoccupent aujourd'hui !

C'était après la révolution de 1848. Chacun cherchait sa voie. Des circonstances imprévues m'éloignèrent de la médecine et de la zoologie en m'appelant à l'Institut agronomique de Versailles. Ce fut là que je sentis surtout et très vivement tout le prix, toute l'utilité des connaissances acquises sur la nature même.

Un jour, on m'avertit que j'aurais à démontrer aux élèves la distinction des diverses races d'animaux domestiques. Les écuries de l'Institut agronomique, placé sous la haute direction si autorisée de M. de Gasparin, étaient remplies d'un choix de bêtes françaises

ou étrangères remarquables par la pureté de leurs caractères. J'allai d'abord visiter les animaux.

J'avais appris tout ce qui me paraissait nécessaire, mais théoriquement et seulement dans les livres. En face de la réalité, malgré le choix admirable des animaux, je vis mon pauvre petit savoir, que j'avais cru bien grand, s'effondrer entièrement. J'en fus honteux en face de moi-même ; bravement, j'en pris mon parti, me disant : Il faut recommencer à apprendre, et cette fois d'une autre façon. Alors, muni d'un long fouet, vêtu d'une grande blouse, je me mêlai à des maquignons sur les marchés, dans les étables. Ces hommes, dont la fortune est liée à la connaissance pratique des moindres particularités, voyaient une foule de choses qui m'échappaient et que peu à peu j'appris à connaître. Par contre, ils ne se rendaient aucun compte de ce qu'ils m'indiquaient, et me fournissaient des explications souvent aussi absurdes que risibles ; mais l'anatomie et la physiologie venant à mon aide m'en donnaient aisément les raisons.

C'est surtout à Versailles, au temps heureux et sans souci de la jeunesse, où l'on vit encore de cette espérance qui embellit tout, que, dans la situation forcée où j'étais de conduire les élèves au milieu des troupeaux, je vis clairement combien ce savoir acquis dans les livres seuls est insuffisant, surtout quand ce savoir est puisé dans les livres faits par des hommes qui, écrivant théoriquement pour faire des livres gros ou petits et ne voyant pas la nature, s'égarèrent et égarent leurs lecteurs !

Qui sait si ces exercices champêtres d'un temps bien court et ma foi bien heureux, que je vous remercie de m'avoir rappelé, ne m'ont pas poussé plus tard inconsciemment vers la recherche des moyens à donner pour l'étude de la nature même ?

Qui sait si, en vous faisant des leçons sur la ferrure du cheval, le maniement d'un bœuf gras, comme vous venez de le rappeler, je n'ai pas mieux compris la fausseté de la position d'un homme chargé de parler sur ce qu'il ne connaît pas et aussi toute la fausseté de cette science dite, *à priori*, d'intuition, d'instinct, comme l'appellent les maîtres théoriciens ?

Savez-vous aussi que cette fréquentation des maquignons dans les abattoirs, dans les étables à vaches laitières, me revenant à l'esprit plus tard, au bord de la mer, m'a conduit à vivre beaucoup avec les pêcheurs, c'est-à-dire avec les hommes pratiques, toujours au grand avantage de mes recherches ? Si les uns et les autres sont difficiles à aborder, j'entends à faire parler de leurs affaires, car ils craignent toujours, en dévoilant leurs connaissances pratiques, de se voir déposséder de leurs secrets, ils nous apprennent bien des choses utiles et importantes dès que nous avons acquis leur confiance.

Encore une fois, merci, mon cher collègue, de m'avoir fourni l'occasion d'affirmer de nouveau l'utilité des études pratiques dans toutes les branches des sciences naturelles et surtout de m'avoir rajeuni en me ramenant aux premiers moments de ma carrière scientifique.

DISCOURS DE M. DELAGE,

Professeur à la Sorbonne.

Messieurs, je dois vous avouer que j'avais préparé pour la circonstance tout un petit discours. Mais vraiment, après ce que vous venez d'entendre, comment oserais-je retracer de nouveau la carrière de notre convive et l'histoire de ses créations ?

Cependant, je ne puis renoncer à mon droit de dire quelques

mots au nom de ses anciens élèves, car si je suis maintenant son collègue à la Sorbonne, si je suis devenu (permettez-moi de me donner ce titre dont je m'honore), si je suis devenu son ami, je suis avant tout son élève et le resterai toujours, et ses élèves ne me pardonneraient pas de n'avoir pas pris la parole au nom de l'ÉCOLE dont il est le fondateur.

Car c'est pour eux, mon cher maître, que vous avez créé, à Paris, l'enseignement pratique de la zoologie; c'est pour eux que vous avez fondé les *Archives de zoologie expérimentale*; c'est pour eux, enfin, que vous avez fait ces admirables stations de Roscoff et de Banyuls, où l'on apprend plus en quelques semaines de vraie zoologie que pendant des années d'études théoriques.

Mais ce n'est pas tout; vos élèves ne reçoivent pas seulement de vous la pâture intellectuelle, ils sentent que vous vous intéressez à eux, que vous les suivez, et de loin comme de près, ils sentent derrière eux l'appui de votre influence et de votre sollicitude.

Et voilà bien des années que vous faites ainsi; des générations successives de jeunes travailleurs se sont élevées autour de vous et vous leur avez communiqué cette fièvre de travail qui est contagieuse auprès de vous. Aussi ils forment, permettez-moi de dire nous formons aujourd'hui une nombreuse famille dont les membres sont unis, non pas — c'est là ce qui est remarquable et touchant — non par les liens d'un dogmatisme étroit ou par l'asservissement à une doctrine imposée; mais par l'ambition de vous suivre de loin dans la voie de progrès que vous avez ouverte et par une admiration commune pour vos travaux et pour votre grand courage que ni les difficultés de toute espèce ni la maladie elle-même n'ont jamais pu abattre.

Acceptez donc, en leur nom et au mien, ce toast qui est celui de l'admiration et de la reconnaissance, et tous nos vœux pour qu'une longue santé vous permette d'agrandir encore votre œuvre déjà si belle.

Enfin, un ancien élève de M. de Lacaze-Duthiers qui a voulu garder l'anonyme, a envoyé une petite pièce de vers dont M. Gaudry a donné lecture.

Cher maître, honneur à vous qui tenez vaillamment
Le drapeau déployé qui porte écrit : « Science ».
Gloire au grand novateur, qui lutta bravement,
Sans nul espoir de récompense.

Pendant plus de trente ans, vous avez combattu
Ardemment, sans merci, sans repos et sans trêve,
Et vainqueur, vous avez chaque obstacle abattu
Pour réaliser votre rêve.

Aujourd'hui, vous pouvez, ainsi qu'un conquérant,
Regarder l'Océan qui s'étend, vaste plaine,
Sur un monde inconnu, jusqu'au soleil couchant
Et dire : « C'est là mon domaine. »

Oui, vous avez conquis cet empire ignoré.
Sur Roscoff et Banyuls basant votre puissance,
Vous avez asservi ce champ inexploré
En dépit de sa résistance.

Vous avez voulu voir la nature au travail,
Surprendre ses secrets jusqu'au milieu des ondes.
Et pour vous la Gorgone ou le rouge Corail
Fleurit dans les grottes profondes.

Vous avez vos vaisseaux armés pour les combats ;
Le Dental, la Laura, la Plate et la Molgule,
Qui lèvent un tribut dans vos vastes Etats
Sur le plus mince animalcule.

La mer et ses trésors, tout l'Océan breton
Dans vos aquariums sont par droit de conquête,
Sous vos yeux le Buccin vit parmi le Guémon,
Sous vos yeux la Pourpre secrète.

Le Cidaris qui vient des grandes profondeurs,
S'étonne de trouver dans ses eaux l'Actinie
Etalant sa couronne et ses riches couleurs
A côté de la Bonellie.

— Autrefois, vous alliez, tournant chaque caillou,
Seul, presque sans argent, travailler à la plage.
Le paysan breton disait : « Quel est ce fou
Errant ainsi sur le rivage ? »

Ce fou, qui lui causait alors quelques frayeurs,
Et dont le souvenir reste dans sa mémoire ;
Ce fou traçait leur voie à tous les travailleurs
Et créait un laboratoire.

Les temps ont bien changé. Grâce à vos longs efforts,
Grâce à vos beaux travaux, grâce à votre conquête,
L'élan qui fut donné stimula les plus forts
Et votre œuvre ainsi fut complète.